

PETIT COURRIER DES DAMES
PARIS 48, Rue VIVIENNE

MODES DE PARIS - CHRONIQUE BEAUX-ARTS

THÉÂTRE - ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MODES

La broderie à jour jouit de son reste. Cette élégante et jolie garniture se montrera bien encore sur quelques costumes d'automne, mais passé la mi-octobre, elle sera remplacée par la broderie sur cachemire et la guipure de laine, fantaisies qui conviennent aux costumes courants. Nous allons aussi voir reparaitre, pour le costume de demi-saison, la limousine, la roulière et les rayures, tissus qui n'ont fait, au printemps, qu'une courte apparition.

L'automne remet en vogue pour quelques mois, ces dispositions qui plaisent un instant, mais dont on se fatigue vite, parce qu'elles marquent trop; elles aident toujours à attendre les étoffes nouvelles de l'hiver.

La polonaise est presque de rigueur, c'est la façon qui convient le mieux à ce genre, avec le long pardessus-visite ou le grand pince-taille croisé et vague devant, assorti à la robe; des rangs de pique, un col, des parements et des poches en velours, voilà le complément.

Cette tenue, très comme il faut et confortable, est sans prétention, mais non pas sans une certaine élégance. Elle supportera, sans en être endommagée, la surprise désagréable d'une averse et n'aura rien à redouter d'être vue en plein soleil d'automne.



Costume en cachemire bois. — Costume en escot crème avec nœud en velours évêque.
Modèles de madame Bréant-Castel, 6, rue Gluck.

Une roulière marron, coupée de rayures éteintes et fondues bleues, vert de gris, vieil or et crème, fait un joli costume de ville, de campagne ou de voyage. La jupe plissée de larges plis couchés de quinze centimètres de largeur, est couverte par les draperies d'une

polonaise à grande chemisette-blouse, attachée sur le côté par des agrafes en vieil argent. Le drapé des lés de derrière est original. A la taille, un groupe de plis couchés dont l'extrémité est ramenée sous la hanche, mouvement qui étage les plis avec grâce; la tournure plus qu'accentuée soutient très bien ce relevé tombant. Au contour, sept rangs de piqure en soie aux couleurs des rayures. Col droit en velours avec agrafe artistique; même agrafe attachant le parement en velours, sur le dessus de la manche. La longue casaque de même tissu pince le dos, tandis que le devant est vague, croisé et boutonné à partir de la poitrine jusqu'au bas, par des boutons en vieil argent. Deux pinces dessinent à peine la taille; elles se prolongent en deux plis plats et servent d'ornement à cette longue jupe, qui reçoit des poches assorties sur lesquelles s'agrafent deux revers en velours. Le col droit en velours, ainsi que la partie rejetée en revers. La manche montée par des fronces.

Le col plat et le poignet en toile; le bas de fil d'Ecosse chiné bleu et vieil or, avec le soulier demi-montant ou la demi-botte lacée sur le cou-de-pied; le chapeau en paille marron forme haute, à petite passe, drapé de velours marron, avec des plumes-couteau devant; le gant sport à longue manchette; l'en-cas en serge marron, à manche-béquille en bambou avec grosse cordelière à glands, complètent ce genre de costume que portent les jeunes femmes qui suivent les chasses en voiture, et qui ne veulent pas adopter une tenue *ad hoc*.

Les amazones ont abandonné les façons fantaisistes; et bien elles font, car aucune ne valait le gentil corsage collant, à très petite basque posant sur la hanche et mourant en pointe derrière et devant; cette basque est ouverte; la manche collante boutonnée extérieurement, à peine dépassée par le poignet en toile. L'amazone en léger drap noir est celle qui sied le mieux, cependant on en fait en drap bleu, marron, gris presque noir et vert bouteille; le chapeau droit enroulé d'un voile de gaze, ou la petite voilette mouchetée prise sous le chapeau, telle est la tenue correcte d'une amazone; cette tenue, plus que toute autre, doit être irréprochable dans sa façon, et d'une simplicité qui sera son élégance.

On commence à reporter le velours chasseur ou commissionnaire, ces deux appellations vont également bien à ce velours cotelé qui fait des costumes charmants et pas trop chers. On le drape peu, mais cependant assez pour que le pouf, qui ne pense pas à s'amoinrir et encore moins à disparaître, soit gentiment chiffonné ou arrondi en croupe. La forme du corsage est amazone ou à veste; c'est la façon la plus coquette. On met peu ou point de garnitures, parce que ce velours fait surtout des costumes journaliers et que, par lui-même et pour cet usage, il est assez habillé.

Les fillettes et les enfants, tout comme les mamans, portent ce velours. Seulement, pour celles-ci on l'enjolive de broderie et même de forte dentelle au crochet faite avec un gros fil bis ou écreu.

Quant aux chapeaux, il serait un peu prématuré de vouloir donner maintenant des renseignements précis. Nous pouvons prévoir qu'ils resteront petits, genre capote pour celui à brides, élevés de calotte pour le

chapeau rond. Madame Boucherie, 16, rue du Vieux-Colombier, crée des formes charmantes en vue de l'automne et elle invente des garnitures d'une extrême nouveauté: draperies souples ou plissées, nœuds en aigrette; fantaisies originales, le tout en parfaite harmonie avec le feutre, le velours et la dentelle noire. Nous avons vu chez elle de très jolies capotes en tulle noir, faciles à porter, et qui conviennent à l'automne; elles sont égayées de jais, de fleurs et siéent on ne peut mieux.

La dentelle que madame Boucherie emploie pour un autre genre de capote, est brodée de chenille, ou d'un dessin serti de tubes en jais. Relevée d'un bouquet de fleurs en satin et peluche, cette dentelle fait d'élégants chapeaux que nous signalons particulièrement à nos lectrices.

CORALIE L.

CEINTURE RÉGENTE, CORSET ANNE D'AUTRICHE
De mesdames de Vertus sœurs, 12, rue Auber, 12, Paris.

Nous redirons que ces deux corsels quoique de coupes différentes, s'adressent à toutes les tailles. Ils sont élégants, d'une coquetterie séduisante et donnent à la taille cette sveltesse exigée par la mode des longs corsages. La coupe, qui est excellente, allonge la taille, l'amincit, la cambre et lui donne grâce et souplesse. La ceinture Régente, de proportions mignonnes, convient à toutes les toilettes, et le corset Anne d'Autriche, aux toilettes d'apparat, de grand diner et de soirée. Sa coupe moule la taille, enferme les hanches sans crainte pour le bien-être. Nous ne pouvons que répéter ce que nous entendons dire: que les corsels de mesdames de Vertus sœurs méritent leur succès.

A LA SCABIEUSE, MAISON DE DEUIL
10, rue de la Paix, Paris.

Cette maison a des tissus de deuil de qualité supérieure, d'un beau noir souvent difficile à trouver, et des fantaisies pour demi-deuil du meilleur goût; des lainages souples, des soieries superbes et des tissus spéciaux, magnifiques, pour manteaux, visites et mantes. Les costumes de grand deuil sont faits en perfection et de coupe élégante; les garnitures de crêpe sont combinées de manière à en relever la simplicité, sans leur faire perdre leur caractère.

Pour demi-deuil, madame Marquerie, qui dirige si bien ses ateliers, varie à l'infini les façons comme les garnitures; aussi que de délicieux costumes, aux relevés gracieux et originaux elle imagine, et que de compliments ils lui attirent! La mante Douairière dont nous avons déjà parlé est sans contredit, l'expression de ce qu'il y a de plus joli en fait de pardessus. Elle est d'une élégance extrême avec son fouillis de dentelle et la laize plissée qui recouvre un dessous en satin. Il serait difficile de décrire la manière dont les spirales de dentelles sont posées pour produire comme de grandes draperies légères et mousseuses.

La petite jaquette est d'un tout autre genre; elle plaît par sa simplicité; d'une coupe parfaite qui dessine bien la taille. Elle est indispensable en ce moment ou la température a des variations subites, dont il faut se méfier.



4486

Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne, 48.

Coiffures de M^{me} BRÉANT, 6, r. Gluck. - Couture Régente & Corset Anne d'Autriche de M^{mes} de VERTUS, 12, r. Aubor.
 Etoffes en foulard de la COMPAGNIE DES INDES, 27, r. du 4 Septembre. Parfums de la M^{me} GUERLAIN, 15, r. de la Puce.
 Machines à coudre de la C^{ie} Française H. VIGNERON, 70, B^d Sebastopol.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 97 et 99)

Costume en cachemire bois. — Jupe plissée très finement avec deux arrêts; l'un à 15 centimètres du bord inférieur, bord qui joue en volant, l'autre à 20 centimètres au-dessus. Une draperie en cachemire, pincée dans une agrafe, laisse voir le haut de la jupe plissée; elle s'étage en plis près du poulf dans lequel elle se perd. Corsage à petite basque ouverte en gilet; sur la pointe du dos s'agrafe le poulf. Col droit. A la manche un poignet finement plissé.

Costume en escot crème orné de velours évêque. — Jupe plissée verticalement de plis creux séparés par six petits plis couchés. Draperie-tablier, perdue sous un panier tombant, lequel s'arrête sous les lés de derrière qui sont plissés de plis ronds inégaux. Sur la pointe du corsage s'attache un nœud en velours évêque fait de coques tombantes et de pans. Col rabattu et parement en velours.



3211

Costume en cachemire gris et tissu de soie broché et brodé en soie de couleur. — Jupe en cachemire ornée de six plis rabattus les uns sur les autres; le premier joue sur un plissé monté à la sous-jupe de taffetas. Les paniers sont croisés: celui de droite en cachemire avec un revers de soie, et celui de gauche tout en soie. Celui-ci est pincé, près de la pointe du corsage, par un groupe de plis qui le font bouffer; les deux se chiffonnent près du poulf qui est mi-partie en soie, mi-partie en cachemire. Corsage à pointe avec petite basque-postillon. Le gilet, les deux revers et le col montant sont en soie. Autour du corsage, un biais plissé en soie est arrêté, à droite, par un nœud assorti, dont les pans sont pincés à cinq centimètres du bord. Un parement en soie à la manche.

Costumé en cachemire gris et tissu de soie broché et brodé, de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4486

COSTUMES DE CHASSE

Costume en gros escot vert bouteille. — La jupe plissée verticalement est posée sur un dessous de taffetas; la veste, demi-ajustée, s'ouvre sur un gilet assorti fermé par des boutons en vieil argent. De chaque côté, sur la veste, brandebourgs en galon laine et argent, arrêtés par des boutons. Même ornement à la manche et sur la poche. Col en grosse guipure. — Chapeau en feutre orné de belles plumes grenat. — Gants en daim. — Bottes molles en cuir fauve.

Costume en étoffe anglaise feutre à carreaux. — Jupe plissée de plis creux et grande blouse rehaussée d'un haut plissé. Blouse demi-ajustée prise, sous les hanches, dans une ceinture, en cuir fauve, fermée par une boucle en cuir et qui soulève un poulf. La blouse, croisée devant, est fermée par deux rangs de boutons dorés. — Col droit et nœud de cravate Scabieuse. — Bottes molles. — Gants avec manchette en cuir. — Chapeau en paille feutre garni de velours Scabieuse.

PENSÉES & MAXIMES

L'oubli est le pardon involontaire

..

C'est le luxe des pensées et des desirs qui empoisonne nos jours.

(L'Abbé Barthélemy)

Lorsqu'on hésite entre deux devoirs, il semble que le plus pénible soit le plus impérieux. (C^{se} Diane.)

..

La délicatesse est l'élégance de la probité. (Id.)

CAUSERIE

Une ville d'été. — Abus de la physiologie. — La foire de Versailles. — Le palais des Serpents.



La Chronique a enregistré l'espèce de *relâche* qui s'est faite cette année dans nombre de stations thermales à la mode; faut-il en accuser la chaleur, qui rendait tout déplacement pénible, ou le choléra qui nuit à certaines lignes de chemin de fer, empêchant même, le croirait-on, l'affluence des touristes dans la forêt de Fontainebleau, tant on craint d'y être transporté en wagon, retour de Marseille?

Quoi qu'il en soit, les villes d'eaux ont souffert : on redoutait Aix en Savoie, presque autant que s'il eût été Aix en Provence. Ce trop grand Casino, tardivement inauguré au Mont-Dore, est resté vide ; personne à Vals, peu de monde aux Pyrénées. On s'est décidé très tard et avec effroi à prendre le chemin de Vichy. Bref, les seuls points de la France qui n'aient rien perdu à cette panique si maladroitement répandue, si follement grossie, sont : Dieppe, Trouville et Versailles. Vous entendez bien Versailles. Cette grande ville triste, mais éminemment salubre, a repris tout à coup l'aspect qu'elle avait après la guerre, au temps où l'Assemblée nationale y avait élu domicile. Le *high-life* l'a, sans rime ni raison, adoptée comme refuge. Il est de mode, cet été, d'émigrer à Versailles. Nous pourrions vous citer toute une liste de noms appartenant à l'aristocratie de naissance ou à celle des millions, qui s'est inscrite pour quelques semaines sur le registre de l'hôtel des Réservoirs ou chez Vatel.

Impossible de croire que la revision de la Constitution ait déterminé ce mouvement. Si curieuses que soient les femmes élégantes, elles auraient reculé devant ce vacarme de ménagerie humaine qui a, paraît-il, accompagné des discussions auxquelles il ne manquait que des coups de poing et de pistolet, pour réaliser un idéal que l'avenir nous tient peut-être en réserve. Non, l'air pur de Versailles lui valait seul cette vogue. L'air pur, l'eau pure, voilà l'hygiène de l'avenir, hygiène excellente, pourvu que les précautions judicieuses ne dégénèrent pas en manie !

Les découvertes de M. Pasteur, si elles ont été utiles à la science, ont détraqué bien des cerveaux faibles. Nous connaissons telles personnes qui se rendent en voiture close au Bois de Boulogne pour ne baisser les glaces qu'à l'endroit précis où il leur semble que l'air doit être moins chargé de microbes ; d'autres n'osent plus boire que des eaux minérales ; chez un grand nombre la préoccupation des ferments malsains que nous absorbons passe à l'état d'idée fixe. Il faudrait se dire pourtant que si M. Pasteur a signalé l'existence du microbe, il ne l'a pas inventée ; que de tout temps

on a respiré ces molécules malfaisantes, qu'on les respirait même sans doute en plus grand nombre à l'époque où Paris était moins aéré, moins nettoyé ; que pourtant on ne se portait pas plus mal ; qu'au contraire le nombre des malades imaginaires était moins grand. Croirait-on qu'il se trouve des gens assez craintifs pour acheter le nouveau masque contre les microbes et le choléra que préconisent certaines affiches illustrées, lesquelles, détail comique, sont plaquées le plus souvent aux flancs mêmes des petites boutiques qui, dans les quartiers populeux de Paris, distillent le choléra en plein vent, sous forme de boissons à la glace ?

A Versailles, paraît-il, on peut boire glacé, on peut se passer de masque, on est préservé des microbes presque autant qu'à Saint-Moritz.. les médecins et la mode sont pour Versailles.

C'est un joli spectacle que celui qu'offre le parc à l'heure de la musique. Jamais nous n'avons vu réunion plus nombreuse de fraîches et jolies personnes. Est-ce l'effet de l'air ? Il faut le croire. Il faut croire aussi que l'ennui n'empêche pas de se bien porter, car on s'ennuie, on s'ennuiera toujours dans ces grandes avenues trop majestueusement alignées, auxquelles la cour même de Louis XIV devait avoir quelque peine à donner une âme. Cette affluence aux concerts du dimanche n'en est-elle pas une preuve. Quelle pénurie de plaisirs cela suppose ! Il est vrai que la musique militaire n'est qu'un prétexte à réunion, à causeries en petits paquets, comme à Luchon ou à Vichy. En ce cas il aurait fallu choisir un autre emplacement que ce point deshérité, où s'alignent les chaises et les toilettes.

Nous étions à Versailles le jour où arriva le successeur de M. Wetge, le chef de musique, passé du 1^{er} régiment du génie à la Garde républicaine. On sait, les journaux en ont retenti, on sait quel désespoir avait soulevé le départ de M. Wetge ; son public versaillais lui avait offert une magnifique couronne achetée par souscription, et cinq petites filles chargées de bouquets et de palmes étaient entrées dans l'enceinte réservée aux musiciens afin de remettre ce présent avec la solennité convenable. Cette scène touchante eut pour pendant une bousculade, très pacifique du reste (tout est pacifique et silencieux à Versailles, sauf les Assemblées), le jour où pour la première fois le nouveau chef de musique apparut sous les quinconces. Jamais ténor précédé d'une réputation européenne n'excita plus de curiosité. On courait, on se pressait sur son passage. Toutes ces jolies femmes si bien faites, avec leurs grands chapeaux pittoresques, leurs ombrelles rouges, leurs jupes retroussées à broderies de fleurs, d'animaux et même de figures (genre Kate Greenaway), pour rivaliser avec les beautés

Louis XV sinon Louis XIV, toutes ces gentilles figures pomponnées, dignes de peupler Trianon plutôt que Versailles, étaient gentiment émues.

A quoi conduit l'absence de plaisirs, la vie tout unie de la province?... Car on est en province à une heure de Paris, en province tout autant qu'à Orléans ou à Nancy... Je m'arrête de préférence à la comparaison avec Nancy, à cause du luxe de grilles et de statues.

Cependant, prenez garde, charmantes disciples de M. Pasteur, un ennemi est à vos portes : cette foire, rivale de celle de Neuilly, qui s'installe à partir de la Saint-Louis dans le quartier du chemin de fer. Je serais étonnée qu'un si vaste déploiement de tirs, de boutiques, de baraques variées n'amenât pas quelques microbes. Il s'en dégage ces parfums de cuisine sans nom, que l'on croirait fabriquée dans le chaudron des sorcières de *Macbeth*, avec les émanations non moins suaves d'une foule principalement composée de militaires. En tout cas si c'est inoffensif au point de vue de la santé, c'est nuisible, peut-être, au point de vue de la morale publique; il y a un genre de santé dont nous trouverions bon qu'on se préoccupât maintenant que le souci de celle du corps est poussé si loin.

Or personne ne pourra nier que plusieurs de ces baraques foraines qui promènent leurs séductions d'un bout de l'année à l'autre dans toutes les parties de la France, — séductions accessibles moyennant quelques sous, — n'aient un caractère dont la police devrait s'inquiéter. Nous ne parlons pas des spectacles où sont dénoncés les forfaits de l'inquisition; aujourd'hui on va voir des moines barbares arracher un aveu à de malheureux suppliciés, comme on allait voir autrefois *Geneviève de Brabant*; la dénonciation des crimes du clergé est à la mode, du sommet au bas de l'échelle, mais que l'exhibition du moins de certaines curiosités physiologiques et anatomiques soit surveillée. Nous remarquons que les femmes monstres, les femmes-torpilles et autres étrangetés, annoncées en termes calculés pour mettre le feu aux poudres de l'imagination d'un collégien ou d'un apprenti quelconque, deviennent de plus en plus nombreuses. Le naturalisme équivoque se glisse sur les champs de foire comme ailleurs. *Mademoiselle Cléopâtre*, la *Sirène* et autres créatures ambiguës ont remplacé géante et femme à barbe.

Règle générale, la foire qui, accompagnant la fête patronale, avait autrefois une sérieuse importance pour les acheteurs et les vendeurs, n'a aucune raison d'être dans l'état actuel du commerce, elle n'est plus qu'un prétexte à spectacles souvent malsains.

Naturellement, Versailles élégant dédaigne les *Drames de l'Inquisition* et *Mademoiselle Cléopâtre*, mais nous avons vu de fort élégantes mères de famille entrer dans la baraque des bêtes féroces et des reptiles. Effet de l'ennui nous le répétons. Ces belles désœuvrées qui vont s'émerveiller devant des tigres de dixième ordre et des reptiles à moitié morts ne conduisent jamais leurs enfants au Jardin des Plantes. Et à propos de ce lieu si intéressant et si mal fréquenté, abandonné au populaire dans notre ville de Paris, depuis que le Jardin d'Acclimatation existe, nous recommandons à celles de nos lectrices qui manqueront par hasard un train de la ligne de Lyon... Grand Dieu! nous oublions que cette ligne est condamnée, qu'on

ne monte plus dans des wagons dont la désinfection atteste qu'ils ont dû être infectés... Eh bien! disons un train de la ligne d'Orléans qui est dans le même quartier...

Nous recommandons à celles de nos lectrices qui manqueront un train de la ligne d'Orléans, d'aller visiter au Jardin des Plantes le superbe établissement consacré depuis peu aux reptiles. Le palais en lui-même est élégant et bien aménagé, avec ses glaces qui permettent de voir du dehors et les statues de charmeurs de serpents qui gardent ses portes. Entrez, et si la chaleur des bords du Nil supportée, l'espace de dix minutes, ne vous incommoder pas, vous vous trouverez en présence d'une famille entière de crocodiles vautrés dans l'eau, l'œil atone, leur terrible mâchoire entr'ouverte, immobiles tout autant que s'ils étaient empaillés; c'était paraît-il leur attitude d'hiver autrefois dans les cavernes du Delta, tandis que dans les régions chaudes de l'Egypte où on les rencontre aujourd'hui, ils ne s'engourdissent jamais. Le monstre dort-il, guette-t-il une proie?... On se le demande avec angoisse, malgré les mesures de sûreté prises pour le séparer du public. Sa couleur, sa forme, son silence, tout est sinistre.

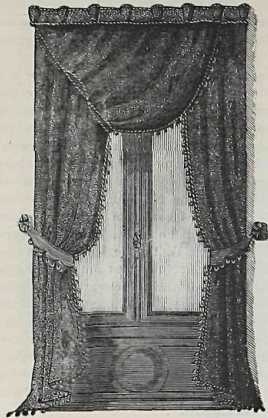
Et vous descendez la gamme des sauriens à travers les différentes espèces jusqu'aux geckos, dont le masque est si comique, avec cette vaste gueule qui s'ouvre démesurément pour saisir la proie toute entière, jusqu'aux lézards, parmi lesquels le grand lézard vert brille comme une émeraude aux feux changeants.

Voici maintenant la longue série des ophidiens dont quelques-uns se dérobent sous la couverture de laine qui leur est donnée pour suppléer au climat de leur patrie. Quelle splendeur de nuances et de dessins chez les pythons d'Asie, les boas d'Amérique! Comme ces exotiques sont magnifiquement vêtus! Il y a là des velours, des satins, des reflets prismatiques dignes d'être étudiés par les couturières. On comprend en les regardant que Musset leur ait comparé sa glaciale et dangereuse Marco avec sa robe bigarrée, sa langueur et ses ondoiements perfides. Celui-ci s'enroule à un arbre comme le démon qui prit sa forme pour tenter Eve, celui-là doit regretter dans la mesquine baignoire qui lui est accordée, les marais pestilentiels des îles orientales où il se tord parmi les lianes aussi souples, aussi belles, aussi meurtrières que lui.

Le serpent à sonnettes qui terrifie certains animaux au point de leur ôter la volonté même de se soustraire à la mort, est toujours moins alerte, et, en ce moment, celui de la mue, il demeure enroulé sur lui-même sans éclat, sans mouvement; les vipères grouillantes qui lancent leur dard effilé d'un air de menace, semblent plus redoutables malgré leur petite taille.

En somme, on sort de cette visite dans un état de malaise qui tient de la fascination et de la tristesse. Quelles réflexions ne suggère pas la vue de ces races maudites, de ces criminels inconscients qui n'ont pas demandé à naître? Pourvus de crocs et de venin, ils tuent aussi naturellement qu'ils respirent; avec leur front déprimé, leurs mauvais regards, leurs mouvements furtifs, ils ont bien l'air de malfaiteurs. Et cependant les deux statues placées à la porte nous avertissent qu'il exista en Grèce des Ophigènes et en Afrique des Psylles, qui avaient la puissance de com-

(La suite à la page 104)



N° 1. Rideau à l'Italienne, façon de M. Bessonneau, 19-21, rue de Charenton.

N° 1. Rideau à l'Italienne, façon de M. Bessonneau.

Tête à godets. Rideaux garnis de frange-grelots, l'un relevé à l'Italienne dans un beau cable assorti à l'étoffe; embrasse en étoffe ornée de frange-grelots.

N° 2. Rideau avec bandeau Henri II.

Le bandeau découpé en dents avec une jolie frange au contour. Rideaux avec frange, embrasse dentelée comme le bandeau.

N° 3. Costume en lainage écru broché à jours et dentelle assortie.

Jupe en taffetas; deux tuyautés dans le bas; au-dessus deux volants rehaussés de dentelle, puis deux draperies superposées; la première chiffonnée de plis, soulevée



N° 5. Costume en lainage imprimé. Modèle de madame Turle, 9, rue de Clichy.

par un flot de ruban de velours marron; la seconde, ramassée de plis, découvre le haut de la jupe, un flot de coques sous les plis; aux deux, un volant de dentelle. La tunique est montée, par des plis ronds, sur la pointe du corsage, lequel est garni d'une chemisette en dentelle serrée à la taille; le bas tombe en pan. Nœud en velours; de même à l'encolure, de côté. Col droit. A la manche, engageante en dentelle avec nœud de côté.

N° 4. Costume en roulière damassée bronze et brique.

Jupe avec trois plis rabattus,



N° 3. Costume en lainage écru broché à jours et dentelle assortie. — N° 4. Costume en roulière damassée bronze et brique. Modèles de madame Turle, 9, rue de Clichy.

dépassés par deux plis-sés montés sur un bas de jupe assujettie à l'envers. Tunique très enlevée sur la hanche avec poulf agrafé sur la basque du corsage. Au corsage, de chaque côté des boutons, bouffants en soie froncés à l'encolure et sous la poitrine. Une haute manchette à la manche presque collante.

N° 5. Costume en lainage crème imprimé de bouquets Pompadour, pour jeune fille.

Jupe en taffetas cou-



N° 6. Tablier en nanzouck, pour baby. Modèle de la maison Lecker et Genevoys, rue de Bohan, 3.

N° 6. Tablier en nanzouck, pour baby.

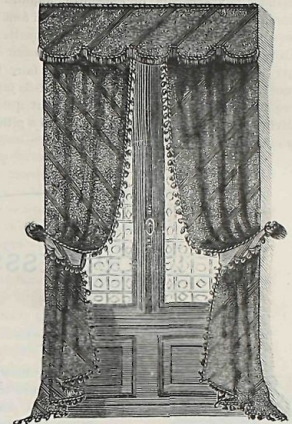
Le devant, de forme princesse, est composé d'entre-deux en broderie anglaise et de bandes plissées verticalement. Un volant brodé dans le bas, et d'autres sur les coutures qui réunissent le tablier au plastron. Les lés de derrière, droits, sont maintenus dans une ceinture, dont les extrémités sont garnies de broderie.

Une broderie à l'entourure et au décolleté arrondi.

verte par une seconde jupe en lainage Pompadour, froncée à quinze centimètres de son bord inférieur, lequel fait volant, avec une dentelle qui le rehausse du tiers. Cette dentelle joue sur un plissé, monté à la jupe de dessous.

La tunique-princesse a les devants froncés et croisés et la draperie-tablier cassée de plis irréguliers; derrière des plis-poulf. Une ceinture en ruban de satin prend de la couture du dessous du bras et se noue largement sous la taille.

Un col arrondi et rabattu garni de dentelle. A la manche une dentelle chiffonnée.



N° 2. Rideau avec bandeau Henri II. De M. Bessonneau, 19-21, rue de Charenton.

N° 7. Mante-Douairière en satin et dentelle.

La manteplate, en satin, est couverte, derrière et devant, par de la laize plissée verticalement de plis couchés; les côtés reçoivent un panneau en gaze-velours brodée de jais, terminée par une frange en jais qui tombe sur le volant en dentelle de la mante en satin. La manche, qui est la continuation du dos, est assortie au panneau et se garnit de frange. La chemisette formée par le devant plissé est soutenue, au-dessous de la taille, par une traverse en satin à frange, et une spirale très fournie de dentelle descendant en jabot le long du devant. Ruche à l'encolure.



N° 7. Mante-Douairière en satin, recouverte de laize. De la Scabieuse, 10, rue de la Paix.

mander aux serpents; on rencontre, aujourd'hui encore, dans l'Hindoustan, des hommes qui font danser au son de la flûte le terrible serpent à lunette, et au Caire des charmeurs d'aspics, qui réussissent à changer l'*hadjè* en bâton inoffensif, à lui faire faire le mort. Les criminels humains trouveront-ils jamais de ces éducateurs?... en un temps surtout qui nie le divin Maître de toutes choses. Celui qui a pitié de l'ignorance et qui pardonne au repentir?

Les gardiens du palais des reptiles nous affirment que les meilleurs traitements ne peuvent rien pour apprivoiser leurs pensionnaires, que jamais ils ne connaissent celui qui les nourrit, qu'avec eux, quel que soit leur âge, on doit toujours se tenir sur ses gardes. Ne pas compter outre mesure, par conséquent, sur la puissance de l'éducation.

T. B.

LA DUCHESSE DE CHATELLERAULT

(SUITE)



Louis XIV parut.

La grâce et la majesté ressortaient de sa personne. On s'expliquait, à le voir, le respect qu'il imposait à tous.

Le roi était vêtu de couleur brune avec une veste de satin rouge, fort brodée, et le cordon bleu du Saint-Esprit passé sous ses vêtements. Il ne portait d'autres bijoux que ceux des boucles de ses souliers. Mais cette simplicité ne pouvait amener de confusion : il était le maître, on le devinait.

Le roi gagna lentement la chambre du lit où se trouvait le couvert, saluant les dames avec grâce, écoutant, avec bonté, tous ceux des courtisans qui avaient quelque chose à lui demander.

Toutes les princesses de la famille royale, et les femmes titrées s'assirent dès que le roi les y invita. Les hommes l'entourèrent, debout.

Derrière Sa Majesté, le duc de Châtellerault s'absorbait dans la contemplation de la jeune duchesse, assise entre deux femmes dont l'âge faisait encore ressortir les grâces de sa jeunesse. La conversation qu'elle avait eue, chez madame de Maintenon, les yeux du duc qui ne la quittaient pas et la pénétraient d'un sentiment délicieux, tout donnait à sa figure une expression émue qui la rendait plus belle encore. Elle restait le point de mire de tous, au milieu d'une réunion dont chaque membre avait pourtant son illustration et son attrait.

Habituellement, le roi parlait peu à table. Mais ce soir là, vers la fin du fruit, après avoir regardé son cercle, s'adressant aux dames, il demanda :

« M. le duc de Châtellerault a-t-il songé, mesdames, à vous convier à sa réception de chevalier du Saint-Esprit? Sa galanterie ne peut être en défaut, ajouta Sa Majesté, quand il s'agit des dames, quoiqu'on dise

cet instant, un mouvement dans le salon fit taire les deux interlocuteurs. Les conversations s'arrêtèrent, les courtisans se tinrent debout et le capitaine de gardes, entrant dans la galerie, annonça :

Le roi !

qu'il ne les trouve pas toutes exemptes de sévérité.

En finissant ces mots, le regard du roi se porta vers la duchesse de Châtellerault, qui rougit prodigieusement.

Le duc, profitant de cette ouverture, s'avança vers le roi.

« Sire, dit-il, Votre Majesté voudra bien me faire l'honneur d'être mon avocat, puisqu'elle a trouvé que ma cause avait besoin d'être plaidée par d'autres que moi.

— Oh ! monsieur, répondit le roi avec un sourire, et regardant madame de Châtellerault dont la rougeur ne se dissipait pas, votre cause ne me paraît pas encore si désespérée, que vous ayez besoin d'un ordre d'en haut.

— Alors, Sire, j'ai le regret de constater que Votre Majesté s'abuse. Et si elle veut bien ajouter à l'honneur qu'elle me fait, celui de me protéger près de ces dames, elle pourra s'apercevoir que j'ai à vaincre des obstacles insurmontables.

— On dit pourtant, monsieur, que vous avez de puissants moyens pour résoudre les difficultés. Et je sais, ajouta gracieusement le roi, que les places les plus imprenables n'ont jamais arrêté votre valeur.

— Ah ! Sire ! Il y a des places que toute ma valeur ne saurait emporter. Pour y pénétrer, il faudrait en acheter le gouverneur, et il y a, malheureusement, des gouverneurs incorruptibles.

— Eh ! bien, monsieur, dit le roi en riant, on les prend par surprise. Et telle qui ne se serait pas rendue à la force, se laisse vaincre par la ruse. »

Là-dessus, le roi, se levant, alla s'adosser quelques minutes au balustre de son lit. Toute la cour l'environna, laissant entre elle et lui la distance qu'exigeait l'étiquette.

Après de menus propos échangés avec un ou deux de ses familiers, le roi, avisant la duchesse de Châtellerault, fit quelques pas vers elle. Les courtisans s'éloignèrent discrètement.

« Madame, lui demanda-t-il, laisserez-vous M. de Châtellerault soupirer encore longtemps ?

— Ah ! Sire, répondit la jeune femme avec des re-

proches dans la voix, Votre Majesté est passée à l'ennemi, ce soir.

— Mais aussi, madame, pourquoi le désespérez-vous, ce pauvre duc? Est-ce esprit de vengeance? Est-ce orgueil féminin?

— Ni l'un ni l'autre, Sire.

— Alors, continua le roi, faut-il lui livrer ce mot qui le ferait le plus heureux des mortels, et nous rendrait notre vrai duc de Châtellerauld que nous ne reconnaissons plus?

— Sire, dit vivement la duchesse, j'ai la parole de Votre Majesté! Et, comme je sais que c'est celle du plus honnête homme de son royaume, je ne dois pas craindre une indiscretion.

— *Madame, c'est que pour nous laisser indifférent aux malheurs du duc, il ne faudrait pas nous montrer tant de grâce et de beauté.*

— Votre Majesté peut se rassurer. Mon cœur l'a absout depuis longtemps. Mais faut-il céder au seul sentiment que M. de Châtellerauld puisse exiger de moi?

— Lequel donc, madame?

— Celui de son droit, Sire, répondit la duchesse en rougissant. L'amour n'a d'avenir que dans le mariage. Et si Votre Majesté juge comme moi, elle m'accordera que l'épreuve subie par M. de Châtellerauld est permise.

En finissant ces mots, la jeune femme regarda le roi d'un air suppliant qui le fit sourire et ajouter :

« Le duc de Châtellerauld, sera, un jour, l'homme le plus fortuné de mon royaume. »

Puis, faisant des révérences aux dames, le roi passa dans son cabinet, où il fut suivi des princes et des princesses qu'il y gardait une heure.

Le mouvement que produisit son départ permit au duc de Châtellerauld de se rapprocher de la duchesse.

« Le roi est bien heureux, madame, dit-il en l'abordant, et j'ai été jaloux de Sa Majesté, toute la soirée.

— Je ne vois pas, monsieur, répondit la jeune femme en riant, en quoi votre jalousie peut ajouter au bonheur de Sa Majesté?

— Vous raillez, madame, mais je puis tout supporter, ce soir; car votre présence a le don de me faire oublier les tourments de plusieurs jours.

— Tourments horribles! dit la duchesse avec une affectation de pitié. Vous auriez voulu faire des victimes, et n'avez rencontré que des inhumaines.

— Riez, madame. J'accepterai tout ce qui pourra m'aider à conquérir vos bonnes grâces!

— Oh! mes bonnes grâces, monsieur le duc, si vous y attachez quelque valeur, seraient peut être au prix de plus lourds sacrifices?

— Lesquels, donc? Sur un mot d'espérance, j'escaladera les nues.

— Mon Dieu! vous n'auriez pas à entasser le Pélion sur l'Ossa; et les devoirs que je voudrais vous rappeler, exigeraient moins d'héroïsme et plus de vertu.

— La vertu est toujours chose difficile, dit le duc, devenu méfiant.

— J'en conviens, quoique je ne pense pas que vous en puissiez parler en connaissance de cause.

— Mettez que ce soit par oui-dire, répliqua le duc en riant. Mais, est-ce que vos bonnes grâces seraient au prix de ma béatification?

— Ce serait beaucoup trop demander à un novice.

— Pourquoi? Ne suis-je pas déjà un peu martyr par votre fait?

— Si martyr il y a, ce n'est pas d'intention, toujours!

— Le fait y étant, ne peut-il compter, quand même? Pourquoi donc me fuyez-vous? continua le duc, cessant tout à coup de parler légèrement. Si votre absence est un caprice, rien ne l'explique: si c'est une épreuve, elle a trop duré.

— Mais, monsieur, répondit la duchesse avec ce mouvement de tête hautain que le duc redoutait tant, à quoi me suis-je engagée, qui justifie les reproches que vous m'adressez? Ai-je encouragé, en rien, un sentiment que vous n'avez pas même le droit de m'offrir?

— Ah! madame! Ne rappelez pas à ma mémoire des liens que je briserais, si...

— N'achevez pas, monsieur, interrompit avec émotion la duchesse. Vous mettant plus haut que d'autres, j'attendais de vous ce que je n'aurais espéré d'aucun. Je vous le demande en grâce, avec ferveur: pour votre honneur, par respect pour moi-même... taisez-vous! Vous ne savez pas comme chacune des paroles que vous voulez dire peut creuser d'abîme entre nous.

— Se peut-il, madame, dit amèrement le duc, que les intérêts d'une inconnue vous fassent mépriser, à ce point, un amour trop respectueux pour vous offenser?

— Ah! portez-le lui à elle-même, cet amour que vous n'avez plus le droit d'offrir à une autre! Si elle sait ce qu'il pourrait être, combien les heures doivent lui paraître longues, et son abandon douloureux.

Le duc, subjugué par le ton passionné de la jeune femme, la regardait anxieusement. Il semblait attendre un mot lui livrant le secret de cette émotion qu'il n'osait s'expliquer.

« Dites-moi pourquoi vous la défendez si bien, demanda-t-il, en l'enveloppant d'un regard ardent qu'elle ne put soutenir. Elle ferma à moitié ses beaux yeux, et murmura :

« Je me mettais à sa place. Je la voyais dédaignée, je comparais sa vie à ce qu'elle aurait pu être et, acheva-t-elle en levant vers lui un regard dont elle avait tâché d'éteindre le rayonnement, je la plaignais comme j'aurais voulu être plainte.

— Je ne pense pas, dit le duc à voix basse, qu'elle soit très touchée du malheur dont vous la croyez atteinte, et vous, madame, vous n'êtes pas de celles qui peuvent être victimes. Il faut bien plutôt compatir à ceux que vous dédaignez. Ah! soupira le duc, j'avais fait un rêve trop éblouissant!

— Eh bien! dit doucement la duchesse, si votre esprit s'égare dans les songes, appelez le réveil avant que votre imagination ne les prenne pour la réalité.

— Quoi! madame, je n'obtiendrai pas même un mot consolant? Et quand chacun paraît avoir droit à votre bienveillance, vous me retirez jusqu'à votre pitié?

— N'est-il pas de votre devoir, comme de ma dignité, de vous en tenir à l'amitié dont vous prétendiez devoir vous contenter?

— Madame, répondit le duc avec douleur, quand vos yeux ont embrasé mon cœur d'une flamme que

rien ne saurait éteindre, que parlez-vous de devoir et d'amitié? Avant de vous connaître, savais-je l'amour? Laissez-moi vous dire, au moins quelquefois, que désormais ma vie vous appartient. Disposez-en, puisque, mourir pour vous, est la seule joie que votre rigueur me laisse.

— Votre vie est trop précieuse pour que vous la donniez ainsi. Mais, un jour viendra, peut-être, acheva-t-elle en le regardant avec une douceur qui le transporta, où je vous rappellerai l'offre que vous m'en faites aujourd'hui. »

En achevant ces mots, elle laissa errer, sur ses lèvres, un sourire fugitif.

« J'assisterai à votre réception, ajouta-t-elle en lui tendant sa belle main. Tout ce qui dira vos titres à ces honneurs tant recherchés, ne peut me trouver indifférente.

— Soyez remerciée et mille fois bénie, dit le duc, d'une voix basse et vibrante, en baisant cette main qu'il aurait achetée, à ce moment, par tous les sacrifices du monde. Vous savoir là, sera l'unique joie de ce triomphe. »

VIII

La chapelle de Versailles était parée comme dans les grands jours. On se trouvait à la veille de la Pentecôte, et le roi tenait le chapitre dans lequel il recevait les chevaliers nommés dans l'ordre du Saint-Esprit : MM. de Villafranca, de Benavente, d'Uzède et de Châtellerauld.

Toutes les tribunes, garnies de dames en habit de cour, offraient un coup d'œil merveilleux. En bas, dans le sanctuaire, se voyaient les grands officiers de l'ordre, et tous les magistrats y possédant une charge; dans le chœur, les profès, agenouillés sur des carreaux de satin blanc. Ils portaient le grand manteau de toile d'argent, les chausses de page, les bas de soie blanche, les escarpins de velours blanc.

À la droite du chœur, le roi, dans un fauteuil, était entouré des charges de sa maison. Sa Majesté, vêtue de velours noir, portait, par dessus ses vêtements, le grand cordon bleu de l'ordre, avec sept ou huit millions de pierreries.

La cérémonie devenait grandiose. Le roi, très grave, s'appropriait à recevoir le serment des nouveaux élus. Le duc de Châtellerauld, agenouillé à ses pieds, avait si grand air, dans son costume, qu'avant de le faire jurer, Sa Majesté s'arrêta un instant à le regarder avec complaisance.

Dans les tribunes, un murmure flatteur se produisit. Les dames semblaient séduites. Quelques-unes, qui ne lui avaient pas été indifférentes, faisaient céder leur rancune à l'admiration. Toutes n'avaient qu'indulgence et enthousiasme pour ce duc si inconstant, mais qu'un sentiment sérieux rendait, en ce moment, plus attrayant que jamais.

Avant de s'incliner devant le roi, le duc avait jeté un regard vers la tribune occupée par madame la duchesse de Bourgogne et ses dames. Là, il aperçut, avec une émotion que son visage refléta, la jeune duchesse de Châtellerauld, elle aussi vêtue de blanc, et

couverte de pierreries dont le scintillement lui formait comme une auréole.

Elle priait avec une ferveur bien rare à la Cour. Son âme avait des élans de joyeuse reconnaissance, car elle sentait à ses pieds ce héros charmant qu'elle avait tant demandé à Dieu de lui donner, promettant de l'aimer d'un amour éternel.

La cérémonie s'acheva au milieu d'un recueillement profond et au chant du *Te Deum*. Puis le roi, précédé de vingt-quatre pages et suivi du maréchal duc de Duras, capitaine des gardes en quartier, se rendit dans le salon des glaces où il vit les nouveaux chevaliers recevoir les compliments de toute la Cour. Sa Majesté rentra ensuite dans ses appartements, et tout reprit son aspect accoutumé.

Le soir, il y eut grande réception, le roi honorant de sa présence les salons où étaient conviés : la cour d'Angleterre, habitant Saint-Germain, les ambassadeurs étrangers et tous ceux qui avaient droit à l'honneur de venir faire leur révérence à Sa Majesté.

Madame de Châtellerauld, belle encore de son émotion du matin, s'était réfugiée vers une porte-fenêtre entr'ouverte, dont les tentures la dérobaient presque à l'assemblée.

Elle fuyait des hommages qui lui faisaient horreur comme une profanation. Elle repassait, en son cœur, les souvenirs charmants de cette journée où se sachant aimée, elle avait enfin pu remercier Dieu de lui avoir réservé ce mari, dont les gloires parlaient moins à son âme que l'amour l'en faisant maîtresse.

C'était vraiment une ravissante créature, que cette jeune femme : l'ardeur de sa nature d'élite aurait pu compromettre son avenir, si la grande idée du devoir n'eût pas été trop imprimée en elle, pour n'y pas triompher des entraînements de son imagination.

Le duc de Châtellerauld avait pressenti tout cela. Aussi son amour s'était-il fait humble et soumis. Et, à qui connaissait sa nature impérieuse, accoutumée à ne rencontrer aucun obstacle, il était curieux de le voir abdiquer ainsi ses habitudes de domination, consacrées par des succès constants.

Entouré d'un cercle féminin, dont naguère les flatтерies ne lui eussent pas été indifférentes, il lui fallait les yeux d'un amoureux pour découvrir celle qu'il cherchait dans cette retraite où elle se dissimulait.

La belle taille du duc ressortait sous son cordon bleu. La Cour d'Angleterre l'avait fêté comme un ancien ami. Le roi s'était montré gracieux et les courtisans avaient imité leur maître. Il était vraiment l'enfant gâté de la Cour.

Mais cette étoile qui brillait, là-bas, dans cette fenêtre, illuminait son ciel et l'empêchait de regarder autour de lui.

« Madame, dit-il en abordant la duchesse, me fuyez-vous encore? Et me refuserez-vous un mot, un seul, me disant que j'ai eu, une fois au moins, en cette journée, votre souvenir et vos vœux? »

— Et pourquoi, monsieur, répondit la jeune femme, en cherchant à éteindre l'amour et l'enthousiasme que ses yeux trahissaient; pourquoi ne vous dirais-je pas que j'ai été heureuse d'entendre proclamer vos droits à ces honneurs, par la bouche du roi que vous avez si bien servi? »

Un éclair joyeux, dans les yeux du duc, un rayon

sur son front pâle, remercièrent éloquemment la duchesse. Puis, il poursuivit, d'une voix émue :

« Pour être heureux, quand il faut vouloir ce que vous voulez, il faudrait pouvoir vous oublier.

— Vous ne m'oublierez pas, murmura-t-elle doucement... mon souvenir sera votre force... »

En achevant ces mots entrecoupés, des larmes brillèrent sous ses longs cils. Elle eut voulu les retenir, mais l'émotion, longtemps contenue, la trahit. Et, avant qu'elle ait pu continuer, le duc, s'emparant de ses mains, s'écria d'une voix troublée :

« Au nom du ciel, que veulent dire ces larmes? Madame, que faut-il que je fasse pour être digne de tout ce qu'elles me révèlent? Je sens bien un mystère dans votre existence. Mais je sais aussi qu'il est pur, et vous ne pouvez cacher que des trésors.

— Ah! dit la jeune femme avec agitation, quand je n'ai pour toute sûreté que ma faiblesse et votre loyauté, ne me demandez pas un aveu que je ne dois pas faire.

— Puissance céleste! L'ai-je entendu? Vous m'aimeriez? Ah! qu'importe le monde entier, quand le ciel est dans mon âme!

— Mais, vous ai-je dit que j'étais libre de tous liens? demanda la duchesse avec émotion. Mon Dieu! continua-t-elle, ce langage qui m'a trahie va changer votre amour en insulte. »

Le duc sentit faiblir ses genoux.

« Quoi! madame, quelqu'un aurait sur vous ces droits que vous me refusez? Pardonnez à ce cri de douleur! Il exprime une affreuse torture. Je vous aime d'un amour insensé, et tout nous sépare!

— Ne soyez pas si malheureux, dit la douce voix de la duchesse. Si j'ai été enchaînée avant de vous connaître, aujourd'hui j'aurais bien su choisir. Mais? tout autre sentiment doit-il s'évanouir? Nous serons amis, des amis dignes de ce nom.

— Quand je subis votre suprême empire, répondit le duc, contenant mal sa douleur, je crains pourtant de ne jamais trouver la force de vous obéir. Et votre compassion est bien peu, lorsque je songe aux douleurs de mon rêve!

Sera-ce donc impossible, poursuivit la duchesse, que je vous ramène à un attachement que vous devez accepter?

— Non! ne me demandez pas ce que vos yeux semblent me dire. J'admire votre vertu, madame. Mais la mienne n'est soutenue par aucune des nobles qualités qui vous font si forte.

— Ne me laissez pas la crainte qu'il vous faille retirer mon estime. Vous sortirez vainqueur de la lutte. Pour cela, promettez-moi de la voir, cette femme que vous avez condamnée sans l'entendre! Vous l'oubliez pour moi. Mais si ses droits sacrés ne vous retiennent pas; si j'avais, sans le vouloir, ajouté à son malheur, j'irais, fuyant la honte de vous avoir aimé, solliciter ce refuge que Dieu a réservé aux âmes atteintes! »

L'émotion de la jeune femme, ses yeux si beaux et suppliants, cette cause qu'elle plaçait si tendrement et qui avait l'air d'être la sienne, tout cela triompha, par l'amour qu'elle inspirait, de l'amour même. Et le duc de Châtellerauld, vaincu au milieu de sa victoire, répondit d'une voix que la douleur faisait trembler :

« Eh bien! madame, je la verrai. Mais l'excluant de mon cœur, vous la perdez bien plus, puisque, l'ayant pour femme, elle ne trouvera en moi que des regrets. Pourtant, qu'il soit fait comme vous le voulez.

— Et moi, monsieur le duc, je garderai le bonheur de penser que vous êtes sincère. Ah! poursuivit-elle avec enthousiasme, je puis bien le dire, à cet instant où je prends avec orgueil le joug de votre amour : c'est ainsi que je vous avais vu, dans mes rêves, maître de vous-même et vraiment digne de votre gloire.

— Et pour cela, madame, je m'en irai seul, cachant le coup mortel dont vous m'avez frappé! Et si je vis, qui donc guérira mon pauvre cœur blessé?

— Son amour! » répondit-elle doucement.

Puis, l'enveloppant de son beau et profond regard, elle ajouta, en s'éloignant : Espérez!

Il suivit d'un air désolé sa jolie tête inclinée, sa taille svelte, sa démarche de reine. Il la vit entourée, fêtée, puis disparaître.

Alors il lui sembla que, tout à coup, les lumières se voilaient. Il eut la sensation d'une solitude absolue, et l'amertume de son cœur lui fit croire qu'il pourrait mourir de ce bonheur perdu.

D'AST.

(La fin au prochain numéro.)

DEVINETTES

LOGOGRIPE

Ami lecteur, je suis une petite ville,
En Flandre, sur la Lys, aux confins de l'Artois;
Il n'est pas de lieu plus tranquille,
Ni plus ennuyeux à la fois;
Nulle société, l'humble fonctionnaire,
N'ayant personne à voir et presque rien à faire
De quelque œuvre d'aiguille invoque le secours
Pour tâcher de combler le vide de ses jours.
— Pourtant par une chance à nulle autre pareille,
Et m'adjoignant un cœur je me change en merveille.

CHARADE

De deux fleuves, lecteur, tu me vois composé :
Tu les devineras, ce n'est pas malaisé;
— L'un coule au nord de l'Italie,
— L'autre traverse l'Ibérie.
— Mais si je n'ai d'autres ingrédients
Que leurs eaux, il me faut être aux expédients.
De la soupe au caillou, reproduire l'histoire
Dont le héros ingénieux
Parvint à faire un mets délicieux,
Au moyen de maint accessoire.

Voici maintenant ce que nous avons trouvé joli chez madame Bréant-Castel :

Un costume en limousine fond mordoré, coupé de rayures égales bleues, crème, grenat. Une sous-jupe en taffetas couverte aux trois quarts, par un très haut volant largement plissé; une tunique très puffedonnée semble retenue par une écharpe en soie glacée; très heureuse, cette combinaison de deux tissus si opposés. Le corsage a une basque ronde tellement collante, que sans le liseré du bord, on croirait voir une polonaise. Prix : 160 francs.

Costume en lainage uni bois de Reine et tissu rayé. Sous-jupe en taffetas couverte d'une jupe en lainage uni, ornée de cinq plis rabattus pris sur la hauteur; tunique en tissu rayé, dont la longue pointe drapée de plis couvre le côté droit. Corsage genre pince-taille assorti à la tunique, basque longue un peu flottante avec des plis creux et de jolies poches; un col droit, et un parement à la manche. Prix : 150 francs.

Un costume en vigogne noire est orné de broderie en soie à jour. Ce costume sérieux, est joli d'arrangement et de garniture. Une jupe en taffetas reçoit un plissé frisottant et au-dessus un volant brodé, à la tête duquel s'arrête la seconde jupe de vigogne dont le bord est orné d'un volant brodé disposé en spirale; le relevé décrit un péplum, et derrière la tournure accentuée s'attache sur la pointe du corsage. Un gilet brodé et les devants flottants et longs avec une suite de boutons-grelot. Prix 200 francs.

Costume en limousine mordorée et soie brodée de pastilles. Jupe en limousine posée sur un dessous en taffetas, deux petits falbalas au bord. Très gracieuse tunique en limousine et soie brodée, irrégulièrement relevée; des pans plissés et un pouf chiffonné. Le corsage, petite veste artilleur, a un étroit gilet en soie et des boutons-boules. Prix, 180 francs. Ces jolies combinaisons d'étoffes et ces façons gracieuses ne feront pas regretter celles de l'été.

Les modèles suivants sont de madame Hubler. Nous avons vu une collection de jolis tissus tout laine, souples et de nuances à la mode, ce qu'on appelle tissu mélangé, dans les tons : bronze, grenat et mousse; marine, grenat et mousse; prune, grenat et paon; bleu angevin, bronze et grenat, que l'on combine avec un escot uni. Les deux combinaisons suivantes sont également jolies. Jupe en escot marine plissée de larges plis et tunique en mélangé marine, formant comme un voile relevé d'un côté sur le pouf accentué; à droite s'étagent des plis moelleux. Un corsage à très petit postillon fait de deux plis creux et un plastron en escot fermé de côté; voilà l'une des combinaisons. L'autre combinaison : tout le costume est en tissu mélangé; la jupe plissée avec des draperies tombantes et un genre de jaquette aussi élégant que commode; un col droit et le revers de la manche en velours. Tous deux coûtent de 60 à 70 francs.

Malgré la modicité du prix nous affirmons la beauté des étoffes que nous avons vues et qui ne laissent rien

à désirer. Ce même lainage à disposition de carreaux fondus, est aussi joli et fait de charmants costumes, au même prix que les précédents.

Une jaquette de ce même tissu, très soignée, doublée de soie, avec des poches, coûte 25 francs.

Le damassé de laine est une étoffe confortable qui fera de bons costumes d'automne et d'hiver; les couleurs : marine, loutre, vert bouteille et noir sont les plus choisies; on garnit de velours le corsage et les manches, on en met en dépassant, au bord de la tunique; prix, de 90 à 100 francs.

Nous signalerons encore les costumes de diner en belle soie damassée sur fond : myrte, chaudron, gris, havane, que madame Hubler combine avec du satin, pour les plus habillées, au prix de 200 francs, et pour les moins riches avec ce tissu tricot dont la vogue s'accroît tous les jours; ceux-ci coûtent 135 francs.

La jupe se fait en damassé et la tunique en tissu tricot, tissu dont la souplesse permet les draperies les plus fantaisistes. Le corsage de même tissu que la tunique, à un gilet en damassé indépendant ou ajusté au corsage; c'est une façon gracieuse qui peut se porter à ces premiers diners de réunions intimes qui précèdent les invitations plus cérémonieuses de l'hiver.

Les manteaux, aussi bien pour l'automne que pour l'hiver, se font en bel ottoman de laine, broché en relief ou ciselé d'un beau dessin; nous parlons du pardessus courant. La forme visite, la forme manteau, la mante non plissée conviennent à ce genre d'étoffe que l'on double de soie et que l'on garnit de franges en laine frisée et grelottée. Il coûte de 100 à 120 francs.

Ces renseignements, j'espère, satisferont nos lectrices, même les plus pressées. Nous croyons qu'il ne faut pas trop devancer les saisons, dans la crainte de ne donner que des renseignements superficiels qui ne serviraient à rien, ou d'indiquer des nouveautés que la mode n'accepterait pas. Car s'il y a beaucoup de modèles créés, tous ne sont pas appelés à plaire. Mieux vaut donc attendre patiemment.

C. L.

HYGIÈNE

Parfumerie Guerlain, 15, rue de la Paix.

Les cosmétiques supérieurs sont, certainement, un très bon auxiliaire pour l'hygiène. Les eaux de toilette, entre tous, ne peuvent souffrir la médiocrité; il les faut pures de toute substance grasse, de résine, parce que ces matières sont susceptibles de former un dépôt sur la peau. En ce moment nous préconisons l'eau de Cologne rectifiée de M. Guerlain, parfaitement blanche et la plus excellente de ces sortes de préparations. Elle nettoie la peau, enlève les germes malsains. L'eau additionnée d'alcool aromatisé est salubre en tous temps et particulièrement pendant les épidémies; aussi l'usage en est fort répandu dans les pays chauds où elles sévissent fréquemment. En outre de ses qualités hygiéniques, l'Eau de Cologne rectifiée de M. Guerlain est un parfum exquis, conservant sa limpidité et ne perdant jamais son arôme.





4487

Journal des Demoiselles

Modes de Soixis.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne. 48.

Coiffures de M^{me} TURLE. 9. r. de Cléchy. Modes de M^{me} BOUCHERIE 16. r. du Vieux Colombier. Japon Courrière
de M^{me} BORDEREAU. 32. r. du Sentier. Lait Antérophétique de CANDÈS. 26. Bd. St. Denis. Eau d'HOUBICANT.
12. Paul. St. Honoré. Chaussures de la M^{me} KAHN-POIVRET. 61. r. Montorgueil.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 109 et 111)

Costume en velours chasseur gris.

Jupe en taffetas; au bas, dépassant la seconde jupe, une bande de velours posée à plat. La seconde jupe est plate, légèrement relevée en poulf arrondi, avec deux rangs de broderie se regardant, sur le tablier. Le corsage s'ouvre sur un gilet boutonné, la basque est abattue aux angles et le dos très cambré. Une broderie au contour, un col montant et, à la manche plate, une broderie appliquée.

Costume en cachemire de l'Inde havane et velours brodé, pain brûlé.

Jupe en taffetas, couverte par une jupe en velours, plissée au tour de taille avec le bord inférieur retourné et disposé en bouillon au dessus du plissé de cachemire de la sous-jupe, cette disposition tendue. Tunique en cachemire; le côté droit relevé de plis, découvre entièrement la jupe, à gauche des plis étagés. Derrière, la tunique est tombante avec une croupe arrondie; la veste en cache-



3228

mire, tailladée en dents aiguës couchées, s'ouvre sur une chemisette en velours dont les plis droits, à partir de l'encolure, sont ramenés en biais, sous la poitrine. Cette chemisette est montée sur un dessous de taffetas et s'agrafe de côté. Col montant. A la manche, bouillon en velours surmonté d'un parement et serré dans un poignet.

Déshabillé en cachemire crème orné de dentelle et de velours mordoré.

Jupe plissée verticalement; les plis cousus arrêtés à cinq centimètres du bord de la jupe. Le Trianon est ajusté au dos; le devant, un peu vague, est plissé verticalement en chemisette tendue; au milieu court une spirale de dentelle qui part d'un nœud en velours mordoré piqué à l'encolure. Deux rangs de dentelle autour des draperies qui sont relevées près du poulf par un flot de coques en velours; des attaches en velours pour ceinture. A la manche engageante en dentelle et nœud.

Déshabillé en cachemire de l'Inde crème, de madame Bréant-Castel, 6, rue Gluck.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4487

COSTUMES D'AUTOMNE DE MADAME TURLE

Costume en velours chasseur gris mastic. — Jupe en taffetas avec un volant en velours chasseur, et seconde jupe en velours, dentelée à son bord inférieur. Draperie relevée des côtés par des plis réguliers, et poulf tombant. Veste-chasseur ajustée, avec les pointes de la basque arrondies, col rabattu. A la manche ronde un liséré, col et sous-manche en toile. — Bas de fil d'Ecosse rayé bleu et gris. — Souliers en chevreau. — Chapeau à bord retourné garni d'une draperie en velours, nouée devant, en coques-éventail sur lesquelles s'appuie une aile de geai.

Costume en escot marine et velours ponceau. — Jupe en taffetas, avec un plissé au bas; seconde jupe froncée à

vingt centimètres de son bord inférieur, celui-ci appliqué d'un ruban de velours ponceau qui fait volant. Polonaise en escot drapée régulièrement des côtés et très enlevée près de la tournure arrondie. Les lés de derrière ne sont pas chiffonnés. Le devant du corsage est froncé à l'encolure, qui reçoit un col en velours, et à la taille où les fronces sont prises dans une ceinture en velours, nouée de longues coques à pans. A la manche ronde un parement en velours. Collerette et sous-manche plissées. — Bas de soie rouges et soulier Molière en cuir verni. — Gants de Suède. — Chapeau à haute calotte avec la passe en gondole tendue de velours marine. — Dessus, draperie ponceau arrêtée sous des coques volumineuses en velours marine.

PENSÉES & MAXIMES

La raison est une barrière qui dit pourquoi il ne faut pas passer.

(Comtesse Diane).

Chacun est dévoué à ce qu'il aime, la bonté est dévouée à ce qui a besoin d'elle.

(Id.)

CHRONIQUE

La fête au profit des Victimes du Choléra. — Pourquoi j'aime les ballons. — *Receperunt mercedem suam.* — La « Fête du Choléra » pour de bon. — Pauvre Naples! — Quand on prend du galon... — Vieux costumes et vieilles pièces. — *Hadasha*, par Sacher-Masoch.



L faut avouer que le Jardin des Tuileries devient un lieu tristement privilégié. Sitôt que l'on y plante un mât, que l'on y accroche un drapeau, qu'on y allume une lanterne Vénitienne, le public peut tenir pour certain qu'il y a quelque part des gens noyés, calcinés, écrasés, enfin morts d'une façon quelconque.

Le 14 Septembre, la fête avait lieu au profit des victimes du Choléra dans le midi de la France.

Elle a, d'ailleurs, ressemblé considérablement à celle de l'année dernière au profit des victimes d'Ischia, avec cette différence qu'elle n'a duré qu'un jour et qu'elle a été favorisée — trop favorisée! — par un temps splendide. Rien de particulier à vous en dire, sauf que les rares marronniers qui sont encore là du temps de Le Nôtre ont joui du spectacle, inconnu dans leur jeunesse, de l'enlèvement de trois ballons. Cette partie du programme — assez pauvre, quant au reste — a été fort goûtée par la foule, et j'avoue que j'étais, en cela, de l'avis de la foule.

Le ballon m'intéresse. Il a trois qualités qui ne distinguent guère les grands hommes politiques de nos jours. Il est intrépide; il s'élève sans faire de bruit; il paraît d'autant plus grand qu'on le voit de plus près. Comme eux, en revanche, il obéit à tous les vents, mais, du moins, il cherche à lutter et l'on ne parlait, il y a trois semaines, que du ballon dirigeable inventé par deux capitaines d'infanterie. Depuis, il a fallu un peu en rabattre; mais enfin, « il y a quelque chose là. »

Dans tous les cas, l'aérostation devient à la mode et je serais bien surprise si, dans peu d'années, chaque grand château ne possédait pas son ballon, pour servir aux promenades des invités qui ont peur en voiture, surtout si, comme l'imprimait en toute lettre, le *Gaulois*, on a trouvé moyen de SOLIDIFIER LE GAZ.

C'est probablement à la suite de cette affirmation quelque peu hardie, qu'un écrivain de talent émettait, l'autre jour, l'opinion qu'on devrait faire passer des examens aux journalistes.

Quoiqu'il en soit, les journalistes, ou du moins les plus jeunes d'entre eux, ont eu, le 14 Septembre, une journée fort agréable et, d'après ce que j'ai entendu dire, le dîner qu'ils ont offert, dans les salons de l'Hôtel Continental, à une douzaine d'aimables actrices et... à eux-mêmes, n'a pas été la partie la moins réussie de la fête. Il est fâcheux — pour les victimes du fléau —

que le bon champagne coûte si cher. Mais fallait-il empoisonner, avec du Saumur à deux francs, ces charmantes artistes qu'on trouve toujours prêtes à payer de leur personne quand il s'agit de bienfaisance et qui sont « toujours les mêmes », comme on dit dans un toast.

Ce « toujours les mêmes » ne manque pas, selon moi, d'une certaine naïveté amusante.

La partie nocturne de la fête a été, comme je l'ai dit, contrariée par un temps magnifique. Cela demande une explication; elle est bien simple. Évidemment les organisateurs avaient compté sur une averse pour la soirée. Les lampions étaient presque tous restés chez eux, comptant sur l'électricité. Les becs Jablockoff s'étaient fort peu dérangés, comptant sur l'huile. Quant au feu d'artifice, il a offert le singulier spectacle de fusées éclatant au niveau du sol et d'un bouquet venant mourir à la hauteur des basques de la redingote de l'artificier.

Le jardin était presque aussi vide qu'il était sombre. Les ballons étaient partis, et n'étaient pas revenus, naturellement. Le public, le public payant, avait imité leur exemple. Quant au public *roublard*, il attendait le coup de dix heures, de fâcheuses indiscretions ayant répandu le bruit qu'à ce moment-là les portes s'ouvriraient gratuitement. Inutile de dire si les entrées ont été nombreuses à ce prix.

Jusqu'à l'heure du flot humain, je me suis proménée dans cette demi-solitude, en songeant à la « fête du Choléra », à la vraie, qui se donnait à Naples, depuis quinze jours.

Là, point de ballons, point de journalistes, point d'actrices, mais des cercueils, des fossoyeurs débordés par la besogne et un roi qui pousse le mépris de la mort assez loin pour qu'une légende lui prête l'intention du suicide.

Et cinq-cents morts par jour!

Je pensais que, pour suivre la même proportion, pour donner la même grandeur à la lugubre fête, le Monstre devrait immoler, dans une ville comme Paris, trois mille personnes par vingt-quatre heures. L'imagination se détourne avec terreur de cette idée, et pourtant c'est de la simple arithmétique.

Malheureuse et adorable cité! dont un proverbe, connu partout, accouple le nom à un verbe, le verbe mourir! Cette fois le volcan se repose, et, content d'éclairer de la lueur de son cratère, comme d'une torche funèbre, l'hécatombe accomplie à ses pieds, il semble dire au fléau contagieux: à ton tour!

Hélas! comment le choléra n'aurait-il pas dévasté tout à son aise ces quartiers plus misérables, plus pauvres, plus infects que ceux de nos villes les plus

insalubres du Midi ? Comment épargnerait-il ces enfants qui vont nus par les rues, ces hommes et ces femmes qui vivent de fruits, de pastèques arrosés d'eau glacée ?

La dernière fois que j'ai aperçu Naples, j'étais sur un paquebot qui revenait de bien loin. Et comme on craignait que nous n'eussions à bord — invisible et dangereux passager ! — le choléra des Indes ou de la Mecque, on nous refusa l'entrée du port. Nous fûmes, à notre grande déception, privés du plaisir de monter encore une fois au Pausilippe, d'errer sous les ombrages de la Chiaia, de courir les boutiques de la rue Sainte-Catherine.

Aujourd'hui les steamers gardent le large, comme si des centaines de canons Krüpp menaçaient de les foudroyer au passage. Le port désert n'est plus sillonné par les barques joyeuses des mendiants — musiciens chantant : *ô bella Napoli !* Et, dans les rues, au lieu du *Calessino* clinquant, empanaché, tintinnabulant, on rencontre le camion conduisant au *Campo-Santo* son lourd chargement de bières empilées.

C'est à cela que je pensais le 14 septembre, tandis que Ruggieri cherchait à dérouiller son feu d'artifice et que, dans la salle à manger du Continental, les anges de la bienfaisance, en costumes de chez Doucet ou de chez Rodrigue, recevaient, dès ce monde, la récompense de leur charité.

Avez-vous remarqué une chose ? c'est qu'à l'époque de l'année où nous sommes, toutes les femmes semblent rajeunir de six mois. Les premières fraîcheurs ont ramené au *pendoir* les costumes de mousseline et de toile, et, en attendant la session d'automne chez la couturière, on est bien heureuse de retrouver la casaque, le chapeau, la jupe mis de côté aux premiers soleils de mai.

Ce qui frappe, en ce moment, dans la toilette des Parisiennes au-dessous de..... trente-neuf ans, et des Parisiens au-dessous de dix, c'est l'abus du costume militaire, ou du moins de ce qui en faisait autrefois le signe distinctif. Je veux dire *le galon*.

Un jour une élégante arbora crânement le dolman de hussard avec le liseré d'argent solitaire du sous-lieutenant. Le lendemain, les grandes couturières avaient déjà fait une promotion de deux ou trois cents capitaines. Aujourd'hui les cinq galons du colonel ne nous suffisent plus et les Auguste de la rue de la Paix ou du Faubourg Saint-Honoré peuvent dire, eux aussi :

..... à chaque occasion
Je suis tombé pour toi dans la profusion.
Toutes les dignités que tu m'as demandées,
Je te les ai, sur l'heure et sans peine, accordées.

Quant aux enfants, depuis qu'on parle tant de l'amiral Courbet, ils ne veulent plus être de simples matelots, comme ils en avaient pris la modeste habitude. Aux Champs-Élysées, on ne rencontre que des commandants de frégate faisant des trous dans le sable, ou des capitaines de vaisseau recevant le fouet pour avoir mouillé leur uniforme aux fontaines Wallace.

Les théâtres ont fait comme les femmes et resservent du mieux qu'ils peuvent les vieilleries du printemps, en attendant les nouveautés de l'hiver. Ceux qui veulent, à tout prix, sortir de chez eux le soir, doivent s'abonner à revoir, pour quelque temps encore, Galli-Marié dans *Carmen*, Damala dans *le Maître de Forges*, Sarah Bernhardt dans *Macbeth*, à moins qu'ils ne préfèrent retourner aux souvenirs de leur enfance, comme *la Mascotte* et *Un chapeau de paille d'Italie*.

Il est vrai qu'on se rattrape sur les billets de faveur, en pleine floraison au mois de Septembre. On a dit qu'une comtesse n'a jamais plus de trente ans pour un admirateur issu de la bourgeoisie. De même une pièce n'est jamais vieille pour beaucoup de gens, même titrés, quand ils peuvent la revoir sans délier les cordons de leur bourse.

Mais que les amateurs de gratuité se dépêchent. Presque partout les *premières* s'annoncent, et alors il faudra montrer patte blanche, c'est-à-dire pièce jaune. Si quelque chef-d'œuvre digne de vous écloit dans cette couvée de la Saint-Martin, nous n'aurons garde de vous le laisser ignorer, chères lectrices.

En attendant, voulez-vous un livre honnête, bien écrit, remarquable par la saveur exotique de son style, surtout dans les descriptions qui sont, parfois, des chefs-d'œuvre.

Prenez *Hadaska*, le dernier roman traduit de l'auteur Juif Galicien Sacher-Masoch. C'est l'histoire touchante d'une jeune Juive, aimée par le fils d'un pauvre pope Russe. Tout sépare ces pauvres enfants, dans la vie. La mort les réunit au moment où le mariage de la belle *Hadaska* ôtait à leur chaste tendresse son innocence et son dernier espoir.

Seul, au fond de la steppe, dans une hutte abandonnée, le jeune Chrétien s'endort pour jamais dans le doux parfum des fleurs champêtres, en saluant ainsi la suprême visiteuse :

« Te voici enfin, toi que j'ai si longtemps et si ardemment désirée ! Les hommes mentent. Tu n'es pas un squelette hideux brandissant une faux redoutable, car je te reconnais, jeune moissonneuse belle et douce. Prends ta faucille : l'épi est mûr, il est temps de le couper. »

CONSTANCE.





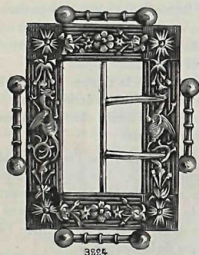
N° 1. Matinée genre Suisse, pour jeune fille.

N° 1. Matinée Suisse pour jeune fille.

Chemisette en cachemire crème, montée à un tour de taille auquel s'ajuste, à l'autre bord, un haut plissé en cachemire qui se développe en éventail sur les hanches. Petite veste en peluche bleu marine avec col rabattu fermé par d'étroites attaches en ruban de satin. Même ruban autour de la taille. La manche large est serrée dans un poignet en peluche.

N° 2. Tournure en nanzouck.

Se fait en brillant ou en cachemire rouge, et se compose de deux parties : la première, faite d'aciers posés horizontalement et de deux autres verticaux, supporte un poul, bouillonné au milieu, avec des cerclés de côté, placés en biais.



N° 6. Boucle moyen âge en métal, vieux argent.

N° 3. Tournure en satin noir ornée de broderie sur satin.

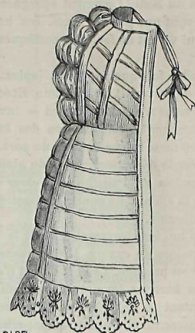
Le poul bouillonné et plus fuyant que celui de la tournure n° 2, avec une seule disposition d'acier sur le côté.

N° 4. Matinée en flanelle rose garnie de guipure brodée.

Forme cintrée. Double en soie piquée grenat. Au contour une guipure brodée en soie de différentes couleurs. Au parement de la manche, au col rabattu et à la poche, garniture de dentelle.

N° 5. Costume en cachemire de l'Inde gris, pour enfant de douze ans.

Sur la sous-jupe deux grands volants très finement plissés et cousus; puis une polonaise croisée relevée en papiers, l'un court et arrondi, l'autre formant une pointe-châle, et relevé près du poul chiffonné. Un pierrot plissé en dentelle ainsi que la draperie-chemisette, laquelle s'arrête sur la hanche par un flot de ruban de satin. A la manche ouverte extérieurement sur un bouffant en dentelle, poignet en satin.

N° 2. Tournure en nanzouck. De M^{me} Bordereau, rue du Sentier.

N° 9. Costume en cachemire de l'Inde uni et cachemire brodé. De madame Bréant-Castel, 6, rue Gluck.



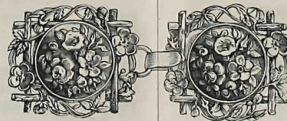
N° 4. Matinée en flanelle rose garnie de guipure brodée.

N° 6. Boucle de ceinture moyen âge, en métal vieux argent.

Chimères et fleurs finement ciselées; prix, 8 fr. 50 c.

N° 7. Boucle Louis XIII en métal fin, vieux argent.

Très artistement travaillée; prix, 11 fr. 50 c.



N° 8. Agrafes et bracelet. De la maison Senet, 35, rue du Quatre-Septembre.

N° 3. Tournure bouillonnée. De M^{me} Bordereau, 23, rue du Sentier.

N° 9. Costume en cachemire de l'Inde bois de rose uni et même cachemire brodé.

Sous-jupe en taffetas avec un bouillonné sur lequel retombe la broderie qui termine la jupe de cachemire. Cette jupe, qui reçoit trois rangs de velours, est plissée verticalement de larges plis couchés. Polonaise en cachemire brodé,



N° 10. Costume en cachemire mastic garni de dentelle, pour jeune fille, de madame Taskin.

N° 8. Agrafe de col. Groupe de fleurs finement ciselées, dans un cadre, le tout en vieux argent; prix, 4 fr. 75 c.

— Agrafe Renaissance pour corsage. La tête Renaissance est en relief dans un encadrement en vieux argent, le tout très artistement travaillé; prix, 2 fr. 50; 13 fr. la demi-douzaine, 24 fr. la douzaine.

— Bracelet en métal argenté. Torsade avec fermoir à coulisse, ce qui permet de le mettre à la grosseur du bras; supporte un trèfle à quatre feuilles ciselées en relief, prix, 4 fr. 50 c.

N° 5. Costume en cachemire de l'Inde gris, pour enfant de douze ans. De M^{mes} Taskin et Guillard, 2, rue de la Michodière.

relevée diagonalement, avec un poul chiffonné plissé à la taille. Une cocarde montre en velours retient à droite, le relevé. A la manche un parement en velours ainsi que le plastron, celui-ci appliqué de broderie. Col droit.



N° 7. Boucle Louis XIII, vieux argent, de la maison Senet.

N° 10. Costume en cachemire mastic, pour jeune fille. — Sous-jupe en taffetas couverte de quatre plissés dentelés et tunique relevée à gauche, en un panier plissé formant bouffant sur la hanche. Ce côté est découvert par le mouvement fuyant de la draperie-tablier, laquelle, garnie de dentelle est étagée de plis à droite; cascade de poulx. Corsage à pointe avec très petite basque arrêtée sur la hanche; un velours suit le bord et tombe en coques et pans du côté droit.

LA SAISON A LONDRES

Hélas ! il est trop tard pour parler encore d'Elle ;
Depuis qu'Elle n'est plus tant de jours sont passés !



ASSUREZ-VOUS, chères lectrices, personne n'est mort ; si j'emprunte ces deux vers à Musset, c'est tout simplement pour vous parler de la Saison de Londres, qui expire dans les chaleurs torrides de notre été tropical.

Londres — London pour parler anglais, — veuf tout l'hiver de sa fashion aristocratique, ne ressuscite qu'au printemps.

Quand vient le brumeux automne, quand souffle l'aquilon, quand jaunissent les grands chênes, les blondes ladies abandonnent le Manor, le Hall ou le vieux castle de briques pour suivre les hirondelles. Elles vont demander, à la classique Italie, aux gaies villas de notre bleue Méditerranée, un chaud abri contre les autans du Nord ; mais, dès qu'Avril a parfumé les bois de ses brises printanières, dès que Mai a fait éclore les aubépines, dès que

Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie,
Et s'est vêtu de broderie,
De soleil luisant clair et beau,

les émigrantes aux cheveux d'or reviennent *at home* à tire d'aile. C'est alors le bon moment pour visiter la grande cité britannique.

Que mes lectrices ne s'inquiètent pas ; je ne leur parlerai ni de la Tour, ni de Westminster, ni de la maison du Parlement, ni de Trafalgar square, ni du dôme de Saint-Paul, ni du British-Muséum ; faisons seulement de petits câncans, cela n'a jamais effrayé personne !

Notre cher Paris qui révolutionne, pourrait bien, s'il n'y prend garde, laisser usurper par sa grande sœur d'Outre-Manche, la suprématie de la Mode. Il me semble qu'à cette heure nous empruntons plus les « us et coutumes » de nos voisins qu'ils ne subissent les nôtres. Si Paris perd sa marotte à grelots, dernier sceptre qui lui soit resté, je me demande par quoi il la remplacera !

Mais, ne philosophons pas ; soyons plutôt fashionable, allons à Hyde-Park (c'est le Bois de Boulogne anglais).

Si nous entrons par Hyde-Park Corner, nous passons sous un arc de triomphe qui servait naguère de piédestal à la statue équestre du duc de Wellington. Depuis plus de deux ans le « Iron duke » (duc de fer) est à bas de son monument. Pourquoi ?

Ne vous hâtez pas de crier « à l'ingratitude ». Ce n'est pas parce que le vainqueur de Waterloo a baissé dans l'estime de ses concitoyens qu'on l'a descendu de son arc de triomphe. — Sous ce rapport nos voisins sont peut être moins Athéniens que nous. — Non, la

statue était trop lourde pour le piédestal, et celui-ci menaçait d'écraser voitures et piétons ; c'est une raison qui paraîtrait suffisante aux plus misanthropes, j'imagine, aussi personne n'a protesté, que je sache ! Malheureusement ce n'est pas tout que de descendre un héros, il faut le remonter quelque part. Comme les Anglais ne font rien à la légère, ils ont mis le temps à choisir le piédestal nouveau, et pendant vingt-quatre mois le Grand duc est resté au pied de son arc « porté sur quatre madriers ». — N'allez pas croire que ce soit de ma part une réminiscence de Marlborough : la chose est littérale. — Wellington tournait le dos à Hyde-Park, comme s'il lui gardait rancune de son inhospitalité, et son bras droit, tenant le bâton du sommandement, désignait le *Marble arch*, où l'on va le hisser, dit-on. S'il est vrai que les longues attentes usent la joie, le héros n'aura plus aucun plaisir à grimper sur l'arc convoité. Allons, messieurs les Anglais, un bon coup d'épaule et que ce soit fini...

Nous avons franchi la grille : Aimez-vous les équipages?... prenez à gauche. — Préférez-vous les cavalcades?... Tournez à droite. — Peut-être vous êtes curieuses de tout voir ? Eh bien, nous nous promènerons des deux côtés. Pour le moment, nous sommes à gauche, restons-y.

Comme une Française aime à retrouver Paris partout, elle ne manquera pas d'évoquer le Bois de Boulogne sous les ombrages d'Hyde-Park. Par le fait, il y a de cela ! en mieux ou en plus mal ?... chacun tranche la question selon sa nationalité... J'ai dit que nous étions à gauche, c'est-à-dire du côté des équipages ; trois rangées de chaises nous invitent au repos ; asseyons-nous pour voir défiler les landaus confortables, les victorias élégantes, les handsome-cabs très chic, les huit-ressorts moelleux ; mais ne nous attardons pas trop, car la « fashion » anglaise ne passera pas par là. Vous en sortirez même désappointé, pensant peut-être que London possède bien peu de ces jolies Misses tant vantées. Ne vous hâtez pas de médire ; les jolies Misses existent ; il s'agit seulement de regarder où elles sont. Les douairières, les enfants, les provinciaux, les étrangers, tous les gens bien sages se promènent en voiture, mais tout ce qu'il y a de jeune monte à cheval. Donc, tournons à droite et suivons le Rotten-Row.

De ce côté-ci, vive la jeunesse ! Le Rotten-Row c'est l'allée des cavaliers. Pour peu que vous alliez là au bon moment, vous verrez chevaucher les héritières des Trois-Royaumes-Unis. Tout le monde pose, peu ou prou, au Rotten-Row : cavaliers émérites, amazones élégantes paraded pour la galerie. L'Anglaise, roide et guindée partout ailleurs, n'est parfaite qu'à cheval. Voyez ces jeunes ladies, serrées dans leurs amazones correctes, droites sur leur monture, les cheveux d'or se tordant en chignon classique, sous le

chapeau traditionnel, la longue taille suivant, avec aisance et souplesse, les ondulations du trot ou du galop, et vous aurez peine à croire que c'est la même femme que vous avez vue passer toute droite et figée dans un salon. Entre dix heures et midi, heures des grandes chevauchées, le Rotten-Row offre un coup d'œil intéressant à tous les points de vue.

L'Anglaise, très honnête fille au fond, est généralement coquette. Protégée par la loi, elle fait des avances en tout bien tout honneur. Les usages nous paraissent renversés, car ici c'est la femme qui salue la première. Observez les amazones du Rotten-Row : si quelques-unes passent fières et correctes, sans jeter un regard à la haie de dandys qui assiège le parapet, le plus grand nombre a l'équitation communicative. Celles surtout qui ont leurs frères pour chaperon, se groupent, s'abordent, rient et babillent, sans négliger la galerie.

« Il faut bien que tout le monde vive », disait le malicieux Henri IV.

Quand vos amis et connaissances se morfondent au soleil et à la poussière, c'est bien le moins que vous leur fassiez en passant l'aumône d'un regard, d'un sourire et d'un shake hand (si vous êtes assez intime); d'ailleurs c'est une excellente occasion pour faire valoir ses talents d'écuyère. On maîtrise un cheval lancé au galop pour s'approcher du parapet; on tient de la main gauche sa bride et sa cravache, tandis qu'on présente la droite à ses amis; c'est un petit tour de force qui n'est pas perdu.

Entre six et sept heures, les cavalcades recommencent, moins nombreuses et plus rapides; on rentre pour le dîner. En moins d'une heure les amazones « collet monté » se transforment en Péris vaporeuses, décolletées et fleuries. En Angleterre le dîner de famille est aussi cérémonieux qu'un dîner d'apparat; il est vrai que les habitudes d'hospitalité permettent toujours de compter sur un hôte imprévu, aussi les jeunes ladies sont sous les armes, car l'hôte d'aujourd'hui peut devenir le fiancé de demain. Après le dîner on fait de la musique *at home*, ou bien l'on va à Covent-Garden entendre la Patti, l'Albani et toutes les étoiles du firmament musical. Si jamais vous passez une soirée à Covent-Garden, vous vous demanderez à coup sûr, d'où arrivent les caricatures anguleuses qu'à certaines époques, inondent le continent? Elles n'ont certainement pas plus de parenté avec les élé-

gantes londoniennes que le cygne n'en a avec la grue. Il faut admettre qu'il y a en Angleterre deux races d'Anglaises bien tranchées et que les cygnes sont invisibles, excepté dans leur ile. Revenons à Covent-Garden, ou plutôt à la musique.

Chacun a son faible ici-bas : Lamartine voulait être agronome, Ingres s'escrimait sur le violon, et Dumas père avait la prétention d'être un fin cuisinier; l'Anglais, lui, veut être musicien malgré la nature. Son cru lui fournissant peu de chose il s'accommode volontiers du rôle de Mécène. En somme, personne n'a rien à dire : l'Anglais est libre de dépenser ses banknotes à se payer des rossignols. On ne peut lui reprocher qu'une chose, c'est de prendre sa vanité pour l'amour et l'intelligence de l'art musical. Messieurs les Anglais seraient tout aussi autorisés à dire que leur pays produit les meilleurs vignobles, puisque ce sont eux qui boivent notre meilleur vin de Champagne. La vérité est qu'ils aiment la musique pour les paroles et qu'au concert, comme à l'Opéra, ils suivent le libretto ligne par ligne, mot par mot, depuis le titre jusqu'à la signature, sans omettre une virgule. Quant à la musique, le programme prend soin de leur signaler les beaux endroits; ils savent quand ils doivent applaudir et admirer, et ils le font avec la conscience et la méthode qu'ils apportent à toute chose. L'Anglais écoute la musique avec son programme, comme il voyage avec son guide. D'aucuns prétendent (mais ce sont les grincheux) que cette façon d'entendre un opéra vaut bien la nôtre; car on nous accuse, de l'autre côté de la Manche, de n'écouter ni la musique ni les paroles, et de donner notre opinion quand même.

Je me garderai bien de plaider pour ou contre « chacun a sa façon de prendre du plaisir »; chères lectrices, jugez-en par vous-mêmes, et quand viendra le renouveau, traversez le détroit à votre tour. On revient plus riche quand on a passé la frontière, n'eût-on rapporté qu'une idée. Vous laisserez peut-être à la douane un peu de votre bonne opinion personnelle : Qu'est-ce que cela fait, si vous devenez plus apte à apprécier autrui?... On revient moins content de soi quand on a vécu avec les autres.

Si surtout cela pouvait vous décider à apprendre la langue de Shakespeare, le voyage ne serait pas perdu : croyez-moi, le plaisir en vaut la peine !

L. LACURIA.

LA DUCHESSE DE CHATELLERAULT

(SUITE ET FIN)

IX

Tout était en mouvement à la Roche-Bernard. M. le duc de Châtellerault s'était annoncé par une lettre brève, mais polie. Sa maison l'avait précédé de quelques heures, et tout témoignait d'intentions faisant prévoir un séjour prolongé.

Madame la chanoinesse de Villandry allait enfin voir revenir ces jours de pompes, que la solitude avait éloignés. Elle fatiguait de ses ordres, le nombreux personnel du château. La galerie des portraits avait reçu plus d'une de ses visites. Elle repaissait son esprit des satisfactions qu'éprouverait M. le duc, à compter les quartiers de noblesse de madame de Châ-

tellerault, à voir tant d'illustrations et de fortune rassemblées sur une seule tête. Elle se redisait, à elle-même, l'histoire du noble chapitre de Remiremont, et croyait bien avoir mille occasions d'en placer quelques anecdotes.

Mais, après avoir imprimé à tout le château l'esprit de respect avec lequel on devait recevoir M. le duc de Châtellerauld, son neveu, elle reconnaissait, avec désespoir, son insuccès près de sa nièce. L'amener à perdre l'indifférence qu'elle témoignait pour ce qui flattait la vanité de la pauvre chanoinesse, était tâche difficile à laquelle nuisaient encore les élans d'une joie que la jeune duchesse n'essayait pas même de dissimuler.

Elle avait repris, avec sa chère Jacqueline, d'interminables causeries et professait, de plus en plus, le dédain du jeu d'échecs. Enfin, le mariage de son amie avec le comte de Kergan, mettait le comble à son entraînement.

Elle sautait au cou de sa nourrice, sans propos, et lui débitait des choses tendres. La bonne femme les écoutait d'une oreille ravie; mais, plus clairvoyante que la chanoinesse, elle savait bien qu'elles n'étaient pas à son adresse.

Oh! madame la duchesse, qu'avez-vous fait de ce grand air qui imposait tant à vos adorateurs de Versailles? Vous voici redevenue l'enfant aimée de cette contrée où chacun vous chérit, et vous n'avez pas à vous garer des franches effusions de ces braves cœurs que vous vous êtes dévoués.

Autrefois, la main de l'enfant séchait bien des larmes. Aujourd'hui, la femme les veut toutes tarir. Du château partiront les bénédictions qui se répandent sur le pays. Point d'orphelins : elle les adoptera. Point de pauvres : le duc est généreux et ne saura rien lui refuser. Point de ménages désunis, surtout : ils donneront un tel exemple d'amour, que tous auront envie de goûter à ce bonheur-là.

Ah! que Dieu soit remercié et mille fois béni! Elle a longtemps attendu cette heure! Mais, il arrive. Et quand il la reconnaîtra, quelle extase! Elle osera lui laisser voir, alors, tout l'amour de son cœur. Que ne lui dira-t-elle pas de ces heures passées ensemble, à la Cour, et pendant lesquelles tant de fois elle a craint de se trahir. Comme il lui pardonnera de l'avoir trompé un moment, pour tout ce qu'elle lui réservait de compensations!

Mais si, pourtant, il se sentait blessé de ce rôle qu'elle lui avait fait jouer? S'il allait l'accuser de ne le lui avoir imposé que par excès d'orgueil? Si cet homme charmant, gâté par la gloire et les succès, ne pouvait oublier qu'il avait humilié son passé devant l'avenir heureux qu'elle croyait lui avoir préparé?

Non, il l'aimait! Elle avait éprouvé l'empire que la passion lui donnait sur lui. En venant à la Roche-Bernard, il croyait lui sacrifier tout le bonheur de sa vie. Quelle preuve de sa conversion! Et le roi, qui s'était fait son complice, à elle, lui saurait gré de ne l'en pas faire repentir. D'ailleurs, elle ne l'ensevelirait pas à la Roche-Bernard. Elle le rendrait à son pays. Et, que ne rachèterait pas ce sacrifice?

Mais, derrière les soucis! N'est-elle pas folle de les prévoir, à ce jour fortuné de sa jeune vie? Le délire de

la joie serait-il le même que celui du désespoir? Elle pleure!!!

Ah! qu'importe! Il les verra, ces larmes, et il les essuiera! Qu'elles coulent donc. Et puissent-elles être la rosée qui présage un beau jour!

Entre les bras du fleuve qui coule à quelques lieues du château, s'étend une avenue bordée de grands arbres qui se courbent en voûte sombre. Un carrosse, attelé de six chevaux, la parcourt en ce moment. Il fait envoler, à son bruit, les oiseaux passagers qui, séduits par la sécurité de cet abri et le charme de cette solitude, étaient venus s'y reposer.

Le ciel était pur, mais se teintait des ombres du soir. Des nuages d'or et de pourpre flottaient vers le couchant, et sous le chaud reflet de cette belle journée qui finissait, la campagne étalait ses moissons.

Le duc de Châtellerauld, couché dans son carrosse, regardait, sans la voir, cette route qu'il avait parcourue un jour, qu'il avait ensuite essayé d'oublier.

À droite et à gauche, s'étendaient des bosquets; le parc formait un admirable paysage. Cette splendeur n'arrachait pas le duc à ses préoccupations, et si l'avenue n'avait pas été si sombre, on aurait pu apercevoir l'expression découragée de son visage.

Les ombres allaient s'épaississant autour de lui. Le silence et la solitude qui se faisaient, lui étaient une image de son âme désolée. Pourquoi donc ne pouvait-il plus prendre sa part de ce calme, de cette grande paix de la nature?

Ah! que la vie lui paraissait morne et déserte! Il courait vers un seuil étranger, où personne ne devait connaître et soulager les peines infinies de son cœur.

La nuit était tout à fait venue. Les arbres, au profil noir, glissaient sur le ciel étoilé. Quelques feuilles tourbillonnaient dans l'air, et de tristes pensées emplissaient de plus en plus son âme.

Mais, le château se dessine, on approche. La cour d'honneur, de plain-pied sur l'avenue, montre son perron de marbre blanc avec ses douze marches consacrées.

Elle est fermée par une grille en fleurs de lys, qui s'ouvre devant le noble voyageur.

Arrière donc le passé! Il faut tout oublier et redevenir le grand seigneur, le maître uniquement occupé de ses vassaux qui l'accablent; de cette jeune femme ayant le droit de croire que ce héros qui lui arrive, ne peut mettre que des lauriers à ses pieds.

Le voilà, le noble duc, charmant dans son air imposant. Il s'incline avec galanterie sur la main de madame la chanoinesse de Villandry, qui a déjà lu, sur son front, l'origine de sa grande race, remontant à la nuit des temps.

Il salue gracieusement l'amie de sa femme. Il a une parole aimable pour son jeune cousin, un mot respectueux pour l'aumônier de son château. Chacun l'admire. On ne se souvient plus des années qu'il a laissées couler sans se faire breton. Les cris de : Vive monsieur le duc de Châtellerauld, montent jusqu'au ciel.

Avant de franchir le seuil de cette splendide demeure qui a étalé, pour lui, toutes ses magnificences, et qui va, croit-il, lui fermer la vie, il se retourne un

peu pâle et, soulevant son chapeau, il salue la foule d'un cri de : Vive le roi !

Et mille voix redisent ce nom qui résonne jusqu'au fond des cœurs.

Le duc pénètre enfin dans ce château, illuminé et paré pour une fête, quand son âme est en deuil. Il s'étonne un peu de n'avoir pas encore vu la duchesse, quoiqu'il sente que cette première entrevue ne puisse avoir lieu devant tous ces témoins.

Mais, madame la chanoinesse s'avance, et, de sa voix la plus flûtée, lui désigne deux pages chargés de l'éclairer jusqu'aux appartements de madame de Châtellerauld, qui l'attend.

Le duc s'incline. Il monte l'escalier d'honneur. On lui fait parcourir d'immenses corridors décorés de tapisseries, d'armes et de fleurs. Enfin, on s'arrête devant une large porte dont les battants s'ouvrent. Les pages se retirent, et le duc, précédé de dame Gertrude qui a mis ses plus beaux habits de bretonne, est conduit dans un boudoir mystérieusement éclairé, où il est laissé seul.

Cette solitude aurait pu lui paraître étrange ; mais elle ne lui semble qu'un repos, lui permettant de laisser tomber le masque de dignité dont il s'est revêtu.

Vaguement d'abord, il regarde ce qui l'entoure. Il ne prépare pas ce qu'il aura à dire. Il a joué si souvent, autrefois, par légèreté, la comédie à laquelle il est condamné ce soir ! Il l'accepte comme un devoir qu'il a juré de remplir.

Les meubles, les tentures, les fleurs, quelques objets d'art offrent à son attention distraite un aliment qu'il n'analyse pas. Mais, peu à peu, il lui semble respirer un parfum lui rappelant celle qu'il s'efforce d'oublier, à cette heure pénible.

Il se lève. Il essaie de repousser ce souvenir troublant. L'écho d'un pas léger, foulant le tapis de la chambre voisine, le fait soudain tressaillir. La portière se soulève, et il aperçoit dans l'encadrement de la porte...

Dieu puissant ! Est-ce bien elle ? N'est-il pas victime d'une hallucination causée par l'agitation de son âme ?

Il essaie de parler, sa voix expire. Il veut marcher, ses pieds sont scellés au parquet. Il tend les bras vers la radieuse apparition qui lui sourit, de cet enivrant sourire dont il connaît la séduction, et qui le délivre de son angoisse.

« Quoi ! lui dit-il d'une voix passionnée, en l'étreignant dans ses bras. C'était vous ! Vous, qui après avoir illuminé ma vie, l'aviez laissée dans les ténèbres ? Ah ! pourquoi, puisque vous m'apparteniez, avoir eu peur d'un amour légitime ? »

— C'est que, répondit-elle enfin, en se dégageant de son étreinte, je voulais être sûre que cet amour serait assez sérieux pour durer une longue vie. Et puis, ajouta-t-elle malicieusement, mais d'un air à le rendre fou, quand on veut être honnête et tenir ses serments, il faut les éprouver un peu. »

Le duc se mit à genoux et, baisant tendrement les belles mains qu'elle lui abandonnait :

« Est-ce généreux, demanda-t-il, de vouloir me faire avouer ma défaite ? Vous saviez bien qu'il n'était pas en moi de pouvoir vous résister ? Je serai désormais ce qu'il vous plaira que je sois. »

— Eh bien ! murmura la jeune femme, de sa douce voix pleine d'émotion : Soyez heureux !

FIN

D'AST.

HOMONYMES

Mon cousin Paul est un espiègle
Et me taquine incessamment ;
On dirait qu'il a pris pour règle
De n'être pour moi qu'un tourment !
Il invente, dans sa malice,
..... sur tous les jours,
Et me fait boire en un calice
Plein, jusqu'aux bords, de méchants tours :
Tantôt il enferme ma chatte
Dans la du gros Médor ;

Tantôt il pend par une patte
Mon vieux perroquet Polydor !
Il met de l'encre sur ma robe
Et du lait dans mon encrier ;
Adroitemment, il me dérobe
Plume ou crayon, livre ou cahier !
Mais il prend un air chattemite
Si, d'aventure, on le punit.
Et l'on dirait d'un saint ermite
Dans une de granit.

Explication de la Charade du 20 Septembre : *Potage*. — Mot du Logogriphe : *Merville*, dont avec l'introduction d'une lettre on fait *merveille*.

Les Patrons suivants seront donnés en Octobre :

Le 4 Octobre. — Patron découpé : Casaque, deuxième toilette (gravure n° 4488).

Le 11 Octobre. — Patron découpé : Robe en Sicilienne crème, pour enfant de cinq ans et plus.

Le 18 Octobre. — Premier côté : Confection, page 6 (Album d'Octobre). — Costume d'intérieur, page 2 (Album d'Octobre). — Deuxième côté : Vêtement en sergé, première toilette (gravure n° 4488). — Pardessus de petite fille (gravure n° 4488).

Le 25 Octobre. — Patron découpé : Pardessus en velours grenat, de la gravure coloriée.



Costume marin pour petite fille. — Manteau (patron découpé).
Modèles d'enfants de M^{mes} Taskin et Guiard, 2, rue la Michodière.

Costume marin en bourrette crème. — Jupe plissée verticalement et blouse retournée en chemisette. Un grand col, qui se prolonge en pointe, devant, cerne un plastron orné de tresse bleue et d'une ancre brodée. A la manche large un poignet orné de tresse. — Bas rayés bleu marine et bleu pâle. — Bottes à empeigne vernie et à guêtre bleue.

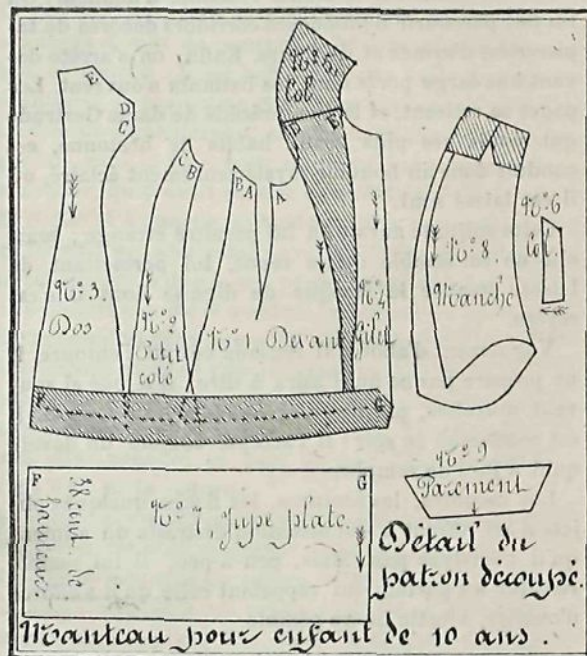
Manteau en drap myrte doublé de soie ouatée et piquée caroubier. — Chemisette en satin caroubier. Ceinture, grand col et parement de la manche en velours myrte. (Patron découpé.)

Explication du patron découpé

1, Devant avec le gilet rapporté et le grand col en velours, posés comme ils doivent être montés. — 2, Petit côté. — 3, Dos. — 4, Gilet. — 5, Grand col. — 6, Col droit. — 7, Jupe plissée. — 8, Manche (dessus et dessous) avec le parement n° 9, placé comme il doit

être monté. — 10, Ceinture mise à la place où elle doit être. A partir de la ligne pointillée elle rabat sur la jupe plissée, qui est rapportée à cette ligne.

La jupe plissée sera taillée sur 2 mètres 30 centimètres de largeur et 38 centimètres de hauteur, ourlet et rempli compris; l'ourlet et son rempli prennent 6 centimètres. Cette jupe plissée se pose sur la jupe unie et se réunira au corps du manteau aux coches de raccord, qui correspondent aux lettres F et G du détail. Le corps du manteau est doublé en satin ouaté et piqué caroubier. Réunir les diverses parties en suivant la



disposition du détail. Appliquer le gilet, sur lequel on posera une chemisette bouffante en satin caroubier, qui aura 10 centimètres de plus que le gilet, en longueur, et le double en largeur. Poser le col rabattu un peu au delà de la couture qui joint le gilet au devant et le rejeter dessus quand il sera cousu. Le col montant est en velours ainsi que la ceinture qui se ferme, sous la chemisette, par une agrafe en vieil argent. A la manche un parement en velours croisé et ouvert dessus. Le col droit est couvert par un biais en soie myrte froncé aux deux bords; il doit avoir en longueur le double du col.

Ce manteau en beau drap myrte doublé de soie, ouaté et piqué, chemisette en soie caroubier pareille à la doublure, grand col, ceinture, parement de la manche en velours myrte, coûte 90 francs; non doublé, 55 francs.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4487.

Et le patron découpé d'un pardessus en drap, pour enfant de dix ans et plus, figurine page 120.